

Quand l'hirondelle était toute blanche...

Autor(en): **Frick, R.-O.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **33 (1934)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-113118>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quand l'hirondelle était toute blanche . . .

Leçon d'ouverture du cours de folklore lue le 25 novembre 1932

par R.-O. FRICK,

privat-docent à la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel.

1.— Lorsqu'en 1846, W.-J. Thoms risqua le néologisme de «*folklore*»¹⁾ qui devait avoir une carrière si étonnante et dépasser le domaine de la langue anglaise, il lui prêtait l'acception, non de science des traditions populaires qu'il prit plus tard en français, sans doute sous l'influence de son correspondant allemand «*Volkskunde*», mais celle de savoir populaire qu'il a conservée jusqu'à nos jours dans les pays anglo-saxons.

Davantage qu'aux coutumes, aux chants ou à l'art, ce sens de somme des connaissances convient aux superstitions et aux légendes où la mentalité populaire a vraiment développé ses idées et ses sentiments à l'égard de l'univers, ce qu'on appelle en allemand sa «*Weltanschauung*» d'un terme intraduisible qui suppose moins un système critique que celui de philosophie. En particulier, les légendes prétendent rendre compte de tout ce qui provoque l'étonnement des simples, et c'est même ce qui les distingue, d'une manière générale sinon absolue, des contes où l'imagination se donne libre cours sans se soucier en rien des contingences.

Bien mieux, il y a parmi les récits légendaires une catégorie plus délibérément explicative que les autres : ce sont les légendes étiologiques dont l'ensemble constitue une véritable théorie, très peu homogène il est vrai, des phénomènes naturels. Certaines d'entre elles, si vous le voulez bien, vont retenir quelques instants notre attention, car elles permettront de saisir l'idée que la mentalité populaire se fait de la causalité. Nous verrons qu'elle n'a rien de commun avec ce que la science entend par là et cela nous fournira un trait important de la psychologie populaire.

Me souvenant que, dans cette université qui m'accueille aujourd'hui avec tant de bonne grâce, j'ai étudié autrefois les sciences biologiques, en signe de reconnaissance, j'ai choisi pour ma démonstration, parmi la surprenante variété des sujets

¹⁾ *Athenæum*, 22 août 1846 (d'après SÉBILLOT, *Le Folk-Lore* 1913, p. 1).

qu'effleurent les légendes étiologiques, un groupe de récits qui résolvent avec une imperturbable virtuosité les nombreuses énigmes que le monde des oiseaux propose à la curiosité de l'observateur.

2.— Veuillez prêter attention à une légende picarde recueillie à Démouin, dans la Somme¹⁾:

Un jour, Dieu créa deux beaux oiseaux au plumage merveilleusement blanc, et leur dit: «Je vous nomme hirondelle. Vous et vos descendants vous porterez partout ma bénédiction et vous annoncerez aux hommes la belle saison chaude qui donne les fleurs et les fruits. Bâissez vos nids sous les toits des maisons; ils seront signes de bonheur.»

Les hirondelles étendirent toutes larges leurs ailes et volèrent vers la terre.

Ici, tout devint autre qu'auparavant. A la période froide et stérile succédèrent des jours clairs et agréables, avec des vents chauds et doux; et où les hirondelles s'installèrent, là disparurent les maladies.

Ainsi fut-il durant plusieurs années. Les hommes étaient heureux, et les beaux oiseaux blancs se multipliaient.

Alors, un homme sombre et méchant détruisit un jour le nid d'hirondelles qui était sous le toit de sa maison; d'autres vauriens se trouvaient aussi là et ils rirent quand tombèrent les jeunes qui venaient de sortir de l'œuf.

Lorsque les oiseaux divins virent une telle cruauté, ils s'enfuirent au ciel. Mais quand la dernière hirondelle eut disparu, ce fut de nouveau l'hiver et les hommes connurent de nouveau le malheur. Alors ils supplièrent Dieu de ne pas les punir tous pour le crime d'un seul, et Dieu exauça leur prière, et avec les hirondelles revint la belle saison.

Mais il y avait un groupe de méchants hommes qui craignaient que les messagères du printemps ne s'envolassent de nouveau et, une nuit, pendant que les hirondelles dormaient, ils les attrapèrent et les enfermèrent dans une grande tour.

Le lendemain, les pauvres petites hirondelles virent qu'elles étaient prisonnières; elles poussèrent des cris lamentables et battirent des ailes et du bec contre les parois pour retrouver leur liberté. Mais cela devint pis. Les gardiens qui devaient surveiller les oiseaux se lassèrent de leur besogne et leur arrachèrent les plumes pour les empêcher de voler. Les pauvres bêtes se désolèrent quand elles virent tomber du haut de la tour leurs plumes blanches, mais les gardiens riaient.

Alors, tout à coup, les plumes se transformèrent en épais flocons blancs qui entourèrent les gardiens. Le vent du nord souffla, les herbes et les fleurs fanèrent, les arbres perdirent leurs feuilles et la terre gela.

Soudain, une tempête éclata et secoua violemment la tour jusqu'à ce qu'il se produisit une ouverture. Mais les plumes étaient repoussées aux hirondelles et celles-ci s'envolèrent au ciel.

Pour la seconde fois, les hommes demandèrent grâce à Dieu, et il leur pardonna; mais les hirondelles ne purent dès lors demeurer que six mois avec eux, et leur plumage devint noir en souvenir de la méchanceté des hommes.

¹⁾ O. DÄHNHARDT, *Natursagen* III, 58 s.

3.— Préalablement à toute analyse de cette légende, il importe de préciser certains points que le conteur a introduit dans son récit parce qu'ils reflétaient l'opinion courante de son temps à l'endroit des hirondelles. Nous éviterons ainsi le risque de prendre des éléments étrangers pour des parties intégrantes de l'explication.

Créant les hirondelles blanches, Dieu voulut en faire, dit notre texte, les messagères de sa bonté envers les hommes. De nos jours encore, l'hirondelle est considérée comme un oiseau divin; les peuples germaniques et slaves, en particulier, lui marquent le respect dû à un être sacré. Les paysans du Pas-de-Calais l'appellent «bête du bon Dieu»; ceux de la Corrèze, «oiselet du bon Dieu»; dans la Vienne, la Charente et en Normandie, elle est connue sous le nom de «poule de Dieu»; et sous celui d'«oiseau du ciel» en Belgique. Son cri signifie, dit-on: «Jésus-Christ»¹⁾. En Styrie, en Moravie, en Silésie, elle est consacrée à la sainte Vierge²⁾. Chez les Grecs, elle était dédiée à Aphrodite³⁾.

«Vous annoncerez aux hommes la belle saison chaude qui donne les fleurs et les fruits». On songe immédiatement au proverbe courant: «Une hirondelle ne fait pas le printemps», et l'on se demande s'il ne contiendrait pas une dernière trace de la croyance qu'il y aurait, entre les hirondelles et le printemps, un rapport de cause à effet. Or, cette sentence est ancienne puisque les Grecs de l'antiquité la répétaient déjà et que c'est d'eux que l'empruntèrent les peuples latins, germaniques et slaves qui la connaissent tous⁴⁾. Et un folkloriste allemand, E. Fehrle, a montré qu'en Grèce ancienne, on croyait vraiment que les hirondelles, dans leurs migrations, apportaient le printemps aux pays où elles nichaient⁵⁾. A la suite d'une observation plus précise du phénomène, on crut apercevoir qu'il fallait plus d'une hirondelle pour être assuré de la venue de la belle saison et l'on traduisit cette correction par le proverbe connu qui, plus tard, perdit même son sens propre pour ne conserver que l'acception figurée dans laquelle il est universellement employé

¹⁾ E. ROLLAND, *Faune populaire* X, 192 ss. — ²⁾ HOVORKA und KRONFELD, *Vergleichende Volksmedizin* I, 387 s. — ³⁾ PAULY's *Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, Art. Schwalben col. 775. — ⁴⁾ STRAFFORELLO, *La sapienza del mondo* III, 443. — PAULY, op. cit. col. 776 (Aristote). — ⁵⁾ *Oberdeutsche Zeitschrift für Volkskunde* V, 6 s.

aujourd'hui¹⁾. Un reste de cette antique croyance fait dire à l'hirondelle, selon une formulette du Gers: «Chaque année, je lui [à l'homme] apporterai le printemps sous mon aile»²⁾.

La mission divine de l'hirondelle se marque également par le bonheur qui est assuré à la maison où elle bâtit son nid. Cette idée existe en Suisse où, par exemple, W. Manz l'a signalée dans le pays de Sargans³⁾. L'Autriche, l'Allemagne, la Belgique la connaissent également⁴⁾, et, en Bretagne, la maison où niche l'hirondelle est regardée comme bénie du ciel⁵⁾. On précise que la foudre l'épargnera et qu'elle n'a pas à craindre l'incendie⁶⁾.

Dans l'absence des hirondelles, on voit, en conséquence, des présages funestes. On assure, dans la vallée autrichienne de l'Inn, que si les hirondelles quittent une maison pendant l'été, il ne tardera pas à y mourir quelqu'un; en Westphalie, on prend aussi pour un signe de mort prochaine le fait que les hirondelles évitent une habitation; on affirme, dans la même région, que l'immeuble où les hirondelles ne reviennent pas au printemps sera détruit par le feu avant qu'il soit longtemps⁷⁾. Brunetto Latini, le maître de Dante, assurait, au 13^e siècle, que les hirondelles déguerpissent des maisons qui vont être frappées par la foudre⁸⁾.

4.— De là à prêter à l'hirondelle des vertus augurales dans les domaines les plus variés, il n'y a qu'un pas qui a été vite franchi. Celle qui procure le printemps doit pouvoir annoncer les changements de temps. Déjà Théophraste, puis Virgile dans les *Géorgiques*, et Pline l'Ancien étaient de cet avis puisqu'ils disent que, lorsqu'elle vole à ras de terre, c'est signe de pluie imminente⁹⁾; et l'un des présages météorologiques les plus accrédités de nos jours est encore tiré du vol des hirondelles, lequel est aussi utilisé à d'autres fins: ainsi, dans la Mayenne, si les hirondelles volent très bas, elles annoncent une bonne nouvelle qui sera bien meilleure si elles s'élèvent très haut; par contre, il faut s'attendre à une mauvaise nouvelle lorsqu'elles se tiennent à une hauteur moyenne. On croit, en Seine-et-Marne, que l'hirondelle qui

¹⁾ *Archives suisses des traditions populaires* XXVI, 268. — ²⁾ ROLLAND, op. cit. X, 205. — ³⁾ W. MANZ, *Volksbrauch und -glaube des Sarganserlandes*, p. 120. — ⁴⁾ ROLLAND, op. cit. II, 320. — ⁵⁾ Idem, X, 240. — ⁶⁾ Id. X, 203. — HOVORKA, op. cit. I, 387. — ⁷⁾ HOVORKA, op. cit. I, 388. — ⁸⁾ ROLLAND, op. cit. X, 202. — ⁹⁾ PAULY, op. cit. col. 772.

se dirige vers vous porte bonheur. Les jeunes gens de la Somme sont persuadés qu'ils se marieront dans l'année s'ils aperçoivent deux hirondelle volant de concert, tandis qu'ils devront renoncer à cet espoir pour un an s'ils découvrent une hirondelle dans le ciel¹⁾. En Westphalie, on recommande, aussitôt qu'on voit la première hirondelle de l'année, de regarder à terre si l'on trouve un cheveu sous les pieds; dans ce cas, la chevelure de la femme qu'on épousera aura la même couleur. On dit, au Tyrol, que, dans la même circonstance, il faut s'arrêter immédiatement de marcher et fouiller le sol avec un couteau sous son pied gauche: on y verra un bout de charbon qui chasse la fièvre²⁾.

5.— Cela nous introduit dans le domaine de la médecine populaire où cet oiseau fait aussi des merveilles. Toutes les parties de son corps sont souveraines contre les maladies. Les anciens recommandaient de manger des hirondelles pour éclaircir la vue, les jeunes étant excellentes contre la diphtérie et l'inflammation des amygdales. Le sang, disaient-ils, a des vertus laxatives et c'est le meilleur remède contre la goutte. Le cœur guérit de la malaria. Et ils recommandaient contre l'épilepsie une pierre qu'on trouverait dans l'estomac des petits. Un fragment du nid ferait disparaître les calculs vésicaux, et il n'est pas jusqu'au fumier d'hirondelles qui, en décoction, ne serait efficace contre la rage. Enfin, le sang frais, toujours aux dires des médecins de l'antiquité, pourrait être employé avec succès contre les morsures de serpents³⁾. Bien mieux, Dioscoride affirme que les hirondelles pratiquent la médecine et que, lorsque leurs petits perdent le vision par maladie ou par accident, elles leur appliquent sur les yeux de la grande éclair, appelée pour cela chélidoine, et leur rendent ainsi la vue⁴⁾. De nos jours encore, on applique, en Autriche, des emplâtres de nids d'hirondelles contre les angines; ce remède est considéré, en Dalmatie, comme un spécifique contre les inflammations des glandes du cou, la scarlatine et la diphtérie⁵⁾.

De merveille en merveille, pourquoi s'arrêter à mi-chemin? Dans la région de Sargans, on porte sur soi un cœur d'hirondelle bouilli dans du lait pour se protéger contre les défaillances de mémoire. Et voici une recette qu'on y pratique afin d'avoir toujours de l'argent dans sa poche: après avoir

¹⁾ ROLLAND, op. cit. X, 212 s. — ²⁾ HOVORKA, op. cit. I, 387 s. —

³⁾ PAULY, op. cit. col. 773. — ⁴⁾ Idem, col. 770. — ⁵⁾ HOVORKA, op. cit. I, 388 s.

fait cuire un œuf d'hirondelle, on le replace dans le nid d'où on l'avait enlevé; alors l'hirondelle dépose à côté une petite pierre spéciale, qu'on appelle « pierre d'hirondelle »; si l'on met ce caillou dans son porte-monnaie, on est assuré de ne jamais manquer d'argent¹⁾.

6.— On pense bien qu'un oiseau si précieux doit être protégé et que son meurtre sera impitoyablement puni. Un proverbe espagnol, en effet, déclare sans ambage que « celui qui tue une hirondelle tue sa mère », et ce n'est pas seulement une façon de parler puisqu'on assure à Nauders, dans la vallée supérieure de l'Inn autrichien, que le père et la mère du meurtrier mourraient sans tarder²⁾. Dans le Pas-de-Calais, celui qui tue une hirondelle est assuré de perdre la vue³⁾. A Telfs, en Autriche, ce meurtre déclenche la foudre; ailleurs dans la haute vallée de l'Inn, la maison du criminel brûlera sous peu⁴⁾. Dans l'Aisne et dans l'Oise, on croit que si l'on détruit un nid, ce sont les hirondelles elles-mêmes qui se vengeront en boutant le feu à la maison au moyen de celui qu'elles portent, dit-on, sur la queue⁵⁾. A Sarsan et dans l'Étztal autrichien, cet acte coûte au paysan sa meilleure vache⁶⁾, tandis qu'en Franche-Comté, on se borne à dire qu'une bête de l'étable deviendra boîteuse⁷⁾. Enfin, une forme très atténuée de punition de meurtre d'hirondelles se rencontre dans le Pays-d'Albret où l'on se contente de prédire la pluie⁸⁾.

Le caractère surnaturel de l'hirondelle paraît bien établi et c'est un point important pour notre enquête. En effet, cet oiseau étant doué de propriétés merveilleuses, d'origine magique ou divine, les mauvais traitements qu'on lui infligera seront aussi punis, comme on vient de le constater, de façon surnaturelle, et l'on voit apparaître un curieux mélange de faits physiques et moraux dont nous rencontrerons maint exemple au cours de cet exposé.

7.— Il n'y a donc plus lieu de vous étonner que lorsqu'un homme sombre et méchant détruit le nid d'hirondelles qui était sous le toit de sa maison, l'humanité connut le malheur et l'hiver. Mais on sera, peut-être, surpris par le rapport que notre légende établit entre la neige et les plumes blanches des hirondelles: arrachées par les gardiens cruels et jetées du

¹⁾ MANZ, op. cit. p. 144—146. — ²⁾ HOVORKA, op. cit. I, 387. — ³⁾ ROLLAND, op. cit. X, 202. — ⁴⁾ HOVORKA, op. cit. I, 387. — ⁵⁾ ROLLAND, op. cit. X, 202. — ⁶⁾ HOVORKA, op. cit. I, 387. — ⁷⁾ ROLLAND, op. cit. II, 320. — ⁸⁾ Idem, X, 202.

haut de la tour, elle se transformaient en épais flocons. Or, cette assimilation se rencontre couramment en folklore; P. Sébillot, qui la relève dans son monumental ouvrage sur *Le Folk-Lore de France*, écrit très justement: «Les blancs flocons de neige qui descendent des nuages sur la terre, lentement et parfois avec des mouvements ondulatoires, éveillent sans grand effort la comparaison avec un duvet qui flotte dans l'air, et elle a dû se présenter naturellement à ceux qui regardaient ce spectacle. Lorsque les Scythes disaient que le pays au nord du leur était inaccessible à cause des plumes qui y tombaient de tous côtés, ils parlaient sans doute de la neige, et Hérodote, qui nous a conservé ce trait, ajoute qu'en effet quiconque l'a vue tomber à gros flocons comprend facilement cette assimilation. Elle se retrouve en diverses contrées d'Europe, et, en France, plusieurs dictons la constatent: en Champagne, en Haute-Bretagne, le bon Dieu plume ses oies; dans le Bocage normand on ajoutait qu'il les plumait pour marier ses filles; parfois c'est saint Nicolas, plus rarement saint Thomas ou saint Joseph; en Poitou, dans le Perche, la Loire-Inférieure, à Paris, c'est la sainte Vierge»¹⁾. Il y avait donc dans ces croyances un élément tout donné que l'auteur de notre légende s'est empressé d'utiliser pour ses fins théologico-biologiques.

Au demeurant, même les hirondelles déplumées ne sont pas une trouvaille personnelle du conteur, puisque Aristote et Pline prétendent qu'en hiver, elles n'émigrent pas toutes en Afrique, mais que quelques-unes se tapissent dans des grottes où «on les a déjà trouvées complètement dépouillées de leurs plumes»²⁾. Je n'ai pas besoin d'insister sur le caractère légendaire de cette tradition puisque le seul cas connu d'hivernage d'hirondelle a été signalé en Hongrie où ces oiseaux auraient passé la mauvaise saison dans une écurie. Peut-être est-ce le passage tardif, en décembre, de migratrices venues du nord qui a donné lieu à la croyance que rapporte Aristote³⁾.

Quant aux hirondelles blanches dont parle notre auteur anonyme, on pourrait penser à des cas d'albinisme qui existent, en effet, tant chez les hirondelles de fenêtre et de cheminée que chez le martinet, mais sont très rares⁴⁾. Le conteur fait plutôt allusion à une espèce légendaire dont parle

¹⁾ Op. cit. I, 85. — ²⁾ PAULY, op. cit. col. 770. — ³⁾ Communication de M. A. Richard, ornithologiste à Neuchâtel, d'après NAUMANN. — ⁴⁾ Idem.

déjà, dans son *Histoire des animaux*, Elie le Sophiste, un compilateur grec du 3^e siècle, qui assure crânement qu'à Samos il y a des hirondelles toutes blanches¹⁾.

8.— Je ne prétends évidemment pas que l'auteur inconnu du récit qui nous occupe ait emprunté directement tous ces traits anciens aux vieux Grecs ni que la légende elle-même ait une si haute antiquité. Il n'est toutefois pas impossible qu'un prototype de ce récit ait déjà eu cours alors : R. Basset a abondamment prouvé qu'une foule de traits de nos contes populaires se retrouvent dans le trésor légendaire de la Grèce ancienne²⁾. Mais on peut admettre, dans tous les cas, sans risque de se tromper, que les points qui nous ont frappés étaient des croyances courantes à l'époque où s'est formée notre légende puisqu'on les retrouve chez les anciens écrivains comme dans les temps modernes.

La part de notre auteur a donc consisté à réunir ces éléments épars pour en tirer un récit qui ne manque pas de beauté et comporte une leçon de morale. Mais celle-ci est-elle bien de son invention ? La légende que voici, recueillie en Carinthie, va nous permettre de répondre à cette question³⁾.

Un printemps éternel couvrait autrefois la terre. Il y avait, en Carinthie, un noble chevalier dont la sœur adoptive avait la plus jolie figure et la plus douce voix du monde. Ce chevalier se mit à l'aimer beaucoup et lui promit le mariage. Mais il rencontra bientôt après une dame étrangère qui l'enlaça de ses charmes et lui fit oublier sa promesse. Il ramena dans sa demeure la belle étrangère et en chassa la douce sœur adoptive.

Mais l'aïeule de sa race, voulant punir le chevalier par une malédiction terrible, bannit pour toujours l'été des pays de l'infidèle. Aussitôt, toutes les fleurs se fanèrent, et un rempart de neige et de glace entoura le fier château. En peu de temps, comme la terre ne pouvait plus rien produire, le chevalier devint très pauvre et comme sa femme ne l'avait épousé que pour son argent, elle l'abandonna sans pitié à son sort malheureux.

La douce fiancée, cependant, qui avait trouvé asile chez un ermite, fut tellement peinée à la nouvelle du malheur du chevalier, qu'elle résolut d'aller à son secours coûte que coûte. Ses larmes abondantes firent fondre la neige à ses pieds sous lesquelles naquirent de petites clochettes blanches qui se mirent à tinter gaïment⁴⁾. Et quand le chevalier entendit ce tintement argentin, il puisa une nouvelle espérance, car il croyait entendre la voix de celle qu'il avait jadis aimée. Transporté de joie, il courut au devant d'elle et lui tendit les bras pour l'accueillir.

1) PAULY, op. cit. col. 769. — 2) cf. *Revue des traditions populaires*, tome XIII et suivants. — 3) Idem, XVI, 553 s. — 4) Ce sont les perce-neige, en allemand : *Schneeglöckchen*, qui apparurent ainsi sur la terre.

La neige et la glace fondirent et l'été fit de nouveau son entrée dans le pays désert. On célébra le mariage, et le chevalier et sa dame furent très heureux. Qu'importe que, pour les punir, la fée décréta que l'été ne règnerait plus que la moitié de l'année! N'avaient-ils pas dans leur cœur un printemps éternel qui les mettait à l'abri des rigueurs du temps?

Quelques grandes que soient les différences entre ces deux récits et malgré le cachet romantique du second, on y observe des points communs beaucoup plus importants pour nous que les divergences. Ici comme là, le printemps, et, par conséquent, le bonheur régnaient sur la terre. Mais, en punition de la méchanceté des hommes, ils leur furent retirés et lorsque, par une grâce surnaturelle dont ceux-ci n'étaient pas dignes, «l'été fit de nouveau sa rentrée dans le pays désert», en guise de sanction en même temps que d'avertissement, il ne dura plus que la moitié de l'année. Non seulement, cette idée n'est donc pas personnelle à l'auteur de la légende des hirondelles, mais encore elle est très ancienne puisqu'on la découvre dans la Bible. Le crime des assassins de Jésus fut stigmatisé par des phénomènes météorologiques: le ciel s'obscurcit avant que ne se déchirât le voile du temple. Et c'est, au fond, la même pensée qu'on retrouve dans l'expulsion d'Adam et d'Eve du jardin d'Eden, paradis où le printemps comme la félicité étaient éternels. Mais cela ne nous chagrine nullement que l'apport de notre conteur soit si peu original, tout au contraire, le folkloriste aime à constater la persistance des traditions.

9.— Ayant ainsi montré, d'une part, que l'hirondelle occupe une place privilégiée dans le folklore des peuples européens qui lui attribuent une fonction particulièrement importante dans la marche de l'univers — agent de bonheur et de printemps — et, d'autre part, que ces conceptions sont très anciennes puis qu'elles remontent au moins à l'antiquité gréco-romaine, nous pouvons revenir une dernière fois à la légende dont nous sommes partis pour voir comment son auteur conçoit la causalité.

Que signifient ces oiseaux qui étaient blancs avant la faute des hommes? Il me semble apercevoir dans ce trait comme un premier essai de théorie transformiste. Le peuple admet ici qu'une espèce peut changer de caractères au cours du temps; n'est-ce pas ce que prétendirent — contre Linné, Buffon et les «fixistes» — Lamarck, Darwin et leurs disciples?

De même qu'on fait remonter à Démocrite la première intuition de la théorie atomique et que les transmutations de la matière, réalisées depuis la découverte du radium, étaient l'idée fixe des alchimistes, le concept transformiste paraît avoir hanté l'esprit humain depuis les origines. Mais là s'arrêtent les rapprochements et l'on diverge dès qu'il s'agit des moyens. Si l'adaptation au milieu, considérée par Lamarck comme la créatrice des formes nouvelles, s'oppose à la sélection naturelle enseignée par Darwin, la distance est autrement plus grande de ces théories scientifiques à celle du peuple qui, confondant le monde physique et le surnaturel, n'a aucun scrupule à invoquer des facteurs moraux pour expliquer des phénomènes biologiques.

La terre ne connaissait aucune autre saison que l'été; le bonheur était le lot quotidien des hommes: ce double trait d'un tableau si enviable ne rappelle-t-il pas un autre rêve millénaire des peuples, celui de l'âge d'or?

Toujours, l'homme, fatigué de gagner son pain à la sueur de son front, a souhaité de trouver sans travail ni peine ce dont il a besoin pour vivre: climat favorable, toute sorte de nourriture et abondance de jouissances. Comme son vœu ne voulait pas se réaliser, il a imaginé un pays ou un temps dans lesquels ses souhaits seraient comblés. Ainsi s'est formée la légende du pays de cocagne, où l'on trouve sans effort la satisfaction de tous ses besoins et de tous ses désirs. Ainsi ont pris aussi naissance le récit du jardin d'Eden, que nous rappelions tout à l'heure et dont nous lisons dans la Genèse une description enchanteresse, et le mythe de l'âge d'or qui, sous le règne de Saturne, fut une ère d'innocence, de bonheur et d'abondance sans fatigue¹⁾.

Ce premier pas de la fantaisie humaine en entraîna un autre. Il convenait, en effet, d'expliquer la disparition de cette existence paradisiaque. On imagina que l'homme, primitivement bon et innocent, s'était corrompu, était devenu méchant et qu'il en fut puni par la privation de ces biens

¹⁾ *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens* III, 927 ss. — SÉBILLOT, *Le folk-lore de France* I, 217 ss. Cf. aussi S. FREUD, *Essai de psychologie appliquée*, p. 73: «On peut dire que l'homme heureux n'a pas de fantasmes, seul en crée l'homme insatisfait. Les désirs non satisfaits sont les promoteurs des fantasmes; tout fantasme est la réalisation d'un désir; le fantasme vient corriger la réalité qui ne donne pas satisfaction.»

dont il n'avait pas su user honnêtement: c'est l'histoire de la pomme et du serpent qui valurent à Adam et Eve d'être expulsés du jardin d'Eden. Les poètes antiques imaginèrent une déchéance plus compliquée: l'ère heureuse fut remplacée par l'âge d'argent, sous le règne de Jupiter, qui marqua la transition à l'âge d'airain, où l'injustice, la rapine et la guerre envahirent le monde, et à l'âge de fer où la nature devint avare de ses dons et l'homme de plus en plus méchant.

Ce rêve de temps bénis où l'on avait tout sans travail ne fut pas seulement celui de l'antiquité; il est encore vivace de nos jours dans mainte campagne et il n'est pas surprenant de le rencontrer dans les Alpes quand on songe à la vie pénible qui est celle des habitants de nos montagnes toujours exposés à voir détruire par une avalanche ou un éboulement le maigre produit de leur dure besogne. Voici, d'après les *Légendes des Alpes vaudoises* d'Alfred Cérésole ¹⁾, ce que fut l'âge d'or dans cette contrée:

Il fut une époque, heureuse entre toutes, où les fruits de la terre étaient d'une abondance prodigieuse et où les hommes vivaient dans le plus parfait bien-être. Nos Alpes n'étaient point alors recouvertes d'un linceul de neige et de glace; l'avalanche ne semait pas la mort, et les bergers pouvaient mener paître leurs troupeaux jusqu'aux plus hauts sommets, d'où ils ne redescendaient que pour deux ou trois mois d'hiver. Dans ce temps-là, Plan-Névé [dans le massif des Diablerets] offrait à tous les regards le plus frais gazon qu'on pût voir et le glacier de Zanfleuron était un vrai champ fleuri. Alors, les plantes vénéneuses, si répandues aujourd'hui et si dangereuses pour le bétail, étaient inconnues, et les lourds impôts ne faisaient gémir personne. En outre, gens et bêtes étaient superbes, de haute taille et moins rabougris qu'aujourd'hui. Les vaches surtout étaient d'une beauté sans pareille. Elles avaient une telle abondance de lait qu'on les trayait trois fois par jour, et souvent dans des étangs! C'était en bateau qu'on allait lever la crème.

Dans ces temps reculés, la prospérité de nos montagnards était, dit-on, si grande, qu'il n'était pas rare de les voir prendre comme boules, pour leurs jeux de quilles, des «matoilles» [mottes] de beurre et jouer aux palets avec des fromages! Alors aussi, sur les coteaux qui descendent vers la plaine, les fruits avaient des proportions énormes: les grains de raisin étaient parfois si gros qu'on y mettait la «boîte» [c'est-à-dire, le robinet, comme aux tonneaux] et les poires si colossales que c'était à coups de scie qu'on en abattait la queue!

Mais, hélas! tant d'abondance avait fait naître l'orgueil, et la méchanceté des hommes finit par attirer le courroux céleste. Les vices de certains pâtres, leur avarice surtout et leur brutalité, eurent pour châtiment la transformation des plus beaux pâturages en glaciers et en éboulis.

¹⁾ Op. cit. p. 174 s.

C'est la légende des alpes fleuries à laquelle la Blümlisalp doit son nom et qui est très répandue dans tout le domaine alpestre. En voici un échantillon de la vallée de Bagnes, où l'on perçoit un écho très net des récits bibliques¹⁾:

Le mont Catogne était autrefois une belle alpe. La prospérité avait rendu les pâtres orgueilleux, gaspilleurs et durs avec les pauvres. Ils refusaient toujours l'aumône aux mendiants et cependant ils jouaient aux quilles avec des boules en beurre. Le bon Dieu, irrité de voir cette prodigalité criminelle, se déguisa en mendiant et vint leur demander l'aumône. On ne lui donna rien et on se moqua de lui. Il se fit alors connaître et déclara que la punition ne tarderait pas. Il conseilla à un pâtre appelé Gédéon, qui s'était montré compatissant, de ne pas se retourner quoi qu'il arrivât. Alors éclata un formidable orage; toute la montagne s'écroula et recouvrit l'alpage. Quant à Gédéon, il lui vint à l'idée qu'il avait oublié sa fourchette; il jeta un regard en arrière et vit bergers, bétail et huttes engloutis sous un tourbillon de poussière et de pierres. Au même instant, un éclair lui lança la fourchette dans l'œil. L'alpe fut transformée en la pente aride et raide qu'on voit aujourd'hui.

L'on aura été frappé par l'analogie de cette légende avec l'histoire biblique de l'anéantissement de Sodome et de Gomorrhe au temps d'Abraham, où se trouve ce trait frappant des justes et des bons sauvés à condition qu'ils ne regardent pas derrière eux; pour avoir enfreint la défense divine, la femme de Loth se vit transformée en statue de sel et le pâtre désobéissant reçut une fourchette dans l'œil.

L'histoire de Sodome a elle-même un précédent, le déluge, châtement infligé par Dieu à l'humanité devenue mauvaise, et l'on rencontre la punition par l'eau dans des légendes populaires qui constituent des parallèles aux alpages dévastés et dont voici un exemple valaisan: Le lac qui s'étend sur l'alpe du Chasseur, au-dessus d'Isérables, aurait été créé en châtement de l'avarice des pâtres qui, tout en jouant avec des boules de beurre, refusèrent l'aumône à un pauvre; en quelques instants, huttes, troupeaux et bergers furent engloutis sous ses eaux²⁾. De son côté, la mer a envahi également des villes bordières et noyé leur population dont Dieu était mécontent: la légende d'Is sur les côtes bretonnes est dans toutes les mémoires³⁾. J'ajouterai celle de cette Atlantide dont, depuis Platon, on cherche en vain à préciser la position et avec laquelle se serait perdue toute une brillante civilisation.

¹⁾ JEGERLEHNER, Unterwallis 93 Nr. 16 et Oberwallis 300 f. — ²⁾ JEGERLEHNER, Unterwallis 160 Nr. 1. — ³⁾ SÉBILLOT, *Le Folk-Lore de France* II, 41 ss.

Sous des formes indéfiniment renouvelées, c'est toujours la même histoire qu'on nous raconte: une situation enviable a disparu par la faute des hommes pécheurs et leurs descendants n'ont pas de trop de toutes les ressources de leur imagination débridée pour vanter les délices du paradis perdu. On a là une théorie d'application universelle expliquant le présent dont on n'est pas satisfait en fonction d'un passé aussi délectable qu'in vraisemblable et par le moyen d'une catastrophe surnaturelle et punitive.

10.— Si la pensée populaire se complaît à des variations quasi infinies dans un même moule, du moins, le nombre des types de récits est-il assez important pour qu'il ne nous soit pas possible de les recenser tous aujourd'hui, et nous voyons-nous contraints de n'en citer que quelques-uns à titre d'exemples.

L'un des thèmes les plus répandus et qui a suscité une multitude de légendes est celui de la conquête du feu. Parmi les premières acquisitions qui ont marqué l'aurore de la civilisation, il n'en est point d'aussi grosse de conséquences que celle du feu, et l'on comprend que l'imagination primitive se soit exercée avec prédilection sur ce sujet. Les solutions qu'elle a proposées sont à tel point diverses qu'un éminent folkloriste, J.-G. Frazer, a pu consacrer tout un volume d'un intérêt considérable aux mythes du feu dont celui de Prométhée est le plus célèbre. Dans les légendes populaires, les animaux jouent souvent un rôle de premier plan ainsi qu'Oscar Dähnhardt l'a montré dans ses «*Tiersagen*»¹⁾. Ici, c'est le soleil qui est considéré comme la source du feu terrestre, et il est tout naturel que les oiseaux aient été envisagés comme les porteurs de l'élément bienfaisant. Nous ne pouvons nous arrêter longuement sur ce point et devons nous contenter de rappeler deux récits qui attribuent à l'hirondelle le mérite d'avoir tenté la grande entreprise. C'est d'abord une légende wallonne²⁾:

Lorsque Dieu eut créé la Terre et tout ce qui est sur elle, il constata que le feu manquait. Le feu était au ciel; il fallait l'amener sur la Terre. Le bon Dieu pria les oiseaux, qui volent dans les airs et arrivent presque jusqu'au ciel, de nous l'apporter.

L'hirondelle se présenta la première. Le bon Dieu lui donna le feu et lui recommanda de ne pas le lâcher avant d'être arrivée sur la Terre. Mais, dans la descente, le feu se posa sur la queue de l'hirondelle et la brûla en

¹⁾ Op. cit. I, 92—113. — ²⁾ Idem I, 95, d'après *Wallonia* 1894, p. 187.

son milieu. Lorsque l'hirondelle vit cela, elle lâcha le feu et remonta au ciel. C'est pourquoi les hirondelles ont une queue fourchue.

Ce fut ensuite le petit troglodyte qui se présenta pour nous apporter le feu. Dans la descente, le feu se posa sur ses plumes, mais le troglodyte ne le lâcha pas. Quand il déposa le feu sur la terre, il n'avait plus de plumes; il était nu comme un ver.

Lorsque les oiseaux le virent ainsi malheureux, il lui donnèrent chacun une plume, sauf la chouette qui ne voulut rien donner. C'est pourquoi le troglodyte a toutes sortes de plumes, et c'est pourquoi aussi la chouette se cache le jour et ne sort que la nuit. Si elle avait le malheur de se montrer le jour, tous les autres oiseaux lui tomberaient dessus parce qu'ils se rappellent encore qu'elle n'a pas voulu donner de plume au troglodyte.

Ce touchant récit, qui prétend, entres autres, expliquer l'échancrure triangulaire de la queue de l'hirondelle, nous montre les oiseaux doués de sentiments humains, généreux ou égoïstes, et, comme le veut une morale bien comprise, punis ou récompensés. Le ton est celui de la fable. Nous constatons ainsi que si, pour les civilisés que nous sommes, les fictions des fabulistes ne paraissent que des paraboles propres à envelopper d'une aimable fantaisie une pensée désagréable pour la faire accepter sans trop de peine, comme on enrobe une pilule dans du sucre, l'esprit naïf du peuple, plus près que nous, infiniment, de la nature, ne voit là rien que de courant, d'ordinaire, de naturel, et prend tout au sens propre.

L'autre légende, beaucoup plus brève, à laquelle je faisais allusion tout à l'heure a cours en Lettonie, où l'on pense que le feu provient, non du ciel, mais de l'enfer, et que c'est l'araignée qui le vola au diable en se laissant descendre, par le moyen d'un fil, dans l'ancre maudit. Mais elle s'endormit ensuite, et l'hirondelle profita de son sommeil pour lui dérober le feu et l'apporter aux hommes¹⁾.

Une variante de cette légende prétend, toujours en Lettonie, que c'est la mouche qui a dérobé le feu à l'araignée courageuse, et que c'est pourquoi, depuis lors, les araignées font la chasse aux mouches et celles-ci ont permission de manger à chaque table²⁾.

Courage, ruse, vengeance, encore une fois toute la lyre des bons et mauvais sentiments de l'homme.

La queue échancrée de l'hirondelle a trouvé, dans la Côte-d'Or française, une autre explication qu'il vaut la peine de

¹⁾ Idem I, 109. — ²⁾ Idem I, 109.

rapporter en passant parce qu'elle est très différente de toutes les interprétations que nous avons rencontrées jusqu'à présent¹⁾:

Au moment où les animaux devaient sortir de l'arche, le serpent, plein de prudence, envoya le cousin pour savoir, en pompant le sang de toutes les créatures, lequel était le meilleur. Lorsque le moustique, ayant accompli sa mission, vint dire que celui des hommes était supérieur à celui de tous les autres animaux, l'hirondelle lui coupa la langue d'un coup de bec. Le serpent, furieux, happa l'hirondelle par la queue pour la dévorer; mais les plumes du milieu seules lui restèrent dans la gueule; depuis, elles n'ont plus repoussé.

Cette légende, qui fait allusion à un épisode biblique, nous conduit à un autre type de récits dont voici, toujours à propos de l'hirondelle, un exemple caractéristique du pays d'Alost en Flandre belge²⁾:

Autrefois, les hirondelles savaient très bien chanter et elles trouvaient leur nourriture sur la terre. Quand le Christ agonisait au Calvaire, plusieurs hirondelles vinrent se poser sur les bras de sa croix et ne cessèrent de chanter. Les douleurs du mourant furent si atroces que ces chants lui devinrent insupportables et il dit aux hirondelles: «Parce que vous venez m'importuner avec votre chant, vous ne ferez plus désormais que gazouiller et, en outre, la terre ne vous donnera plus de nourriture? Depuis lors, les hirondelles ne savent plus chanter et saisissent leur nourriture au vol.

Le nombre des récits qui mettent en cause des animaux ou des plantes non seulement à propos de la Passion, mais aussi à l'occasion de presque tous les épisodes de la vie du Christ, de la vierge Marie, du charpentier Joseph, de saint Jean-Baptiste ou des disciples, est proprement énorme, au point de constituer de véritables évangiles apocryphes populaires où se reflètent une foi naïve et fraîche, sinon toujours relevée, et un sentiment de la nature que l'on ne rencontre plus que chez les paysans qui ont été préservés d'un contact trop étroit avec les citadins.

11.— Mais le temps passe, et il nous faut conclure en résumant les constatations que nous avons faites et en les complétant dans la mesure où le permet un exposé aussi rapide que celui-ci.

Les questions, touchant aux phénomènes naturels, que pose le peuple ne sont nullement du même ordre, nous l'avons remarqué bien des fois, que celles qui intéressent les naturalistes: pourquoi l'hirondelle est-elle noire et nous quitte-t-elle l'hiver? pourquoi a-t-elle la queue fourchue? pourquoi gazouille-

¹⁾ SÉBILLOT, *Le folk-lore de France* III, 159, d'après *Revue des traditions populaires* XIX, 217. — ²⁾ *Revue des traditions populaires* X, 302.

t-elle au lieu de chanter et doit-elle saisir sa nourriture au vol? Tous problèmes auxquels la science est incapable actuellement de donner une réponse et qui ne préoccupent en aucune façon les savants.

Et les solutions imaginées par la fantaisie populaire sont encore plus surprenantes que les questions, si saugrenues soient-elles. Car le peuple a réponse à tout et jamais on ne le prend au dépourvu.

Insouciant des causes secondes, les seules véritables, qu'il est bien incapable de concevoir, il s'abandonne à son goût pour les histoires fabuleuses et se satisfait d'une anecdote où le merveilleux tient la première place. Ce procédé, qui n'a aucun rapport avec les méthodes en usage dans les sciences naturelles, ressemblerait au travail de l'historien cherchant à établir la succession chronologique des événements si le peuple avait le moindre souci de l'objectivité, de la réalité des faits qu'il invoque. L'opération intellectuelle à laquelle il se livre est plutôt l'analogie de l'inspiration littéraire: il s'agit, partant de circonstances purement imaginaires, de les organiser en un tout à près cohérent et qui paraisse, aux yeux d'auditeurs doués de peu d'esprit critique, correspondre aux faits réels qui ont retenu l'attention. C'est ainsi qu'on suppose gratuitement qu'autrefois l'hirondelle était blanche, que sa queue n'était pas échanquée, qu'elle chantait à ravir, qu'elle trouvait sa nourriture sur le sol comme beaucoup d'oiseaux, enfin qu'elle restait toute l'année dans nos pays. Si l'on accepte des prémisses aussi hasardeuses, on pense bien qu'on ne sera pas difficile sur la valeur de l'explication proposée pourvu que cela fasse une belle histoire.

Une autre conséquence de ce genre d'interprétation des faits par le moyen d'une anecdote, c'est que les légendes étiologiques, ignorant délibérément les règles générales, ne traitent que des cas particuliers. L'hirondelle avait, à l'origine la queue entière et c'est lors de l'accident qui arriva à l'une d'elles dans la conquête du feu qu'apparut l'échancre caractéristique. On ne nous dit pas ce que sont devenues les autres hirondelles à queue entière et comment il se fait que toutes celles qui nous réjouissent en parcourant à toute vitesse le ciel bleu aient la queue fourchue. Notons en passant que cela n'a rien d'antiscientifique en soi puisque les partisans de la théorie des mutations admettent aujourd'hui qu'une espèce

peut être issue d'une autre à partir d'un unique individu qui a été le sujet d'une variation subite et inexplicable. Encore une de ces rencontres surprenantes entre la science et la spéculation! Mais, ce qui est essentiel, c'est que, par la tournure même de son esprit, le peuple est incapable de concevoir l'universel. La loi des phénomènes lui échappe; seul le particulier lui est perceptible. C'est la raison pour laquelle la mentalité populaire ne pose pas les problèmes de la même façon que la mentalité logique. Le monde lui paraît n'être qu'un ensemble d'accidents dont chacun a besoin d'une explication *sui generis*. Cela n'exclut pas, toutefois, la similitude des interprétations, car celle-ci résulte de la nature même de l'esprit populaire qui n'arrive pas à imaginer sans cesse de nouvelles formes d'explications, de sorte qu'il retombe forcément sur les mêmes types.

Ce qui importe, en outre, c'est que l'idée que le peuple se fait de l'espèce n'a rien de commun avec ce que la science entend par là, puisque l'hirondelle a beau changer de couleur, de queue, de chant, de nourriture, de mœurs, elle n'en reste pas moins toujours l'hirondelle, sans même qu'on puisse savoir s'il s'agit de l'hirondelle de fenêtre ou de cheminée, voire du martinet.

Il est, toutefois, une légende estonienne qui fait la distinction et qui mérite, pour cela, d'être citée¹⁾:

Autrefois, il n'y avait pas d'hirondelles. Une fois, un cortège nuptial arriva dans la ferme du fiancé. Aussitôt que les gens furent entrés dans la chambre, ils s'assirent à la table de fête et s'attaquèrent aux mets. Le père de la fiancée voulut dire la prière, mais le fiancé s'y opposa, disant: «Tais-toi! Aujourd'hui, nous voulons être joyeux; on peut aussi vivre sans prière.» Après le repas, un petit oiseau noir à la queue fendue vola dans la chambre et cria d'une voix puissante: «Parce que vous avez tous mangé sans faire la prière vous deviendrez des oiseaux à ma ressemblance. Vous vous appellerez hirondelles. Seul, le père de la fiancée demeurera un homme parce qu'il a voulu prier.» Lorsque l'oiseau se tut, tous les hôtes étaient transformés en oiseaux qui voulaient s'échapper au dehors. Le père de la fiancée avait, seul, conservé la forme humaine. Il alla vers la porte et fendit la queue à chaque oiseau. Ainsi sont nées les hirondelles. Les hirondelles qui ont la poitrine blanche doivent être les jeunes hommes célibataires; celles qui ont la gorge rouge étaient les femmes, et enfin les martinets étaient leurs maris. Lorsqu'on voit, ce qui arrive très rarement, une hirondelle blanche, on dit: «Çà, c'est la fiancée.»

Ce récit est remarquable, d'abord, parce qu'il suppose, à la différence de tous ceux que nous avons vus, qu'il fut un temps où il n'y avait pas d'hirondelles. Il est vrai que, ne

¹⁾ DÄHNHARDT, *Natursagen* III, 418.

craignant pas la contradiction, il fait aussitôt intervenir un prototype dans lequel on reconnaît immédiatement une hirondelle; mais celle-ci ne joue qu'un rôle tout indirect. On peut supposer¹⁾ qu'elle agit comme un intermédiaire de Dieu voulant punir ces gens de leur impiété, et qu'elle a été expressément créée à cet effet. Le crime et sa punition, d'autre part, rentrent absolument dans le cadre des péchés réprimés que nous avons rappelés au début de notre exposé. Mais surtout, c'est la première fois que nous voyons créer d'un seul coup plusieurs espèces nettement distinctes. Quant au genre même de la transformation, à partir d'êtres humains, s'il peut nous surprendre, il n'a, pour le peuple, rien d'anormal. Combien de légendes ou de contes ne rapportent-ils pas sans sourciller des cas de métamorphoses d'hommes en animaux et vice-versa! Tandis que, les naturalistes mis à part, nous avons tant de peine à admettre notre appartenance au règne animal que nous érigeons volontiers un règne spécial à notre usage exclusif, la mentalité populaire s'identifie tout naturellement et sans s'en sentir diminuée avec les bêtes sauvages qu'on chasse ou avec les animaux domestiques qui aident à vivre moins misérablement²⁾.

Quant au trait majeur de la morale toujours invoquée comme justification de transformations d'ordre physique, il faut y voir la preuve que la mentalité populaire n'a pas encore pris conscience de l'âme humaine. Elle ignore que l'homme est un roseau pensant qui se distingue du reste de l'univers par le phénomène psychologique de la conscience. Pour elle, il y a identité foncière entre ce qui est extérieur à l'homme et son monde intérieur. Ne séparant pas l'univers de l'homme, elle prête au premier toutes ses facultés psychiques et jusqu'à notre morale selon laquelle elle prétend expliquer et juger le monde.

¹⁾ Cf. § 3. — ²⁾ Cf. S. FREUD, *Essais de psychanalyse appliquée* p. 142: «L'homme s'éleva, au cours de son évolution culturelle, au rôle de seigneur sur ses semblables de race animale. Mais, non content de cette prédominance, il se mit à creuser un abîme entre eux et lui-même. Il leur refusa la raison et s'octroya une âme immortelle, se targua d'une descendance qui lui permettait de déchirer tout lien de solidarité avec le monde animal. Cette présomption, ce qui est curieux, reste encore étrangère au petit enfant comme à l'homme primitif. Elle est le résultat d'une évolution ultérieure, à visées plus ambitieuses. L'homme primitif, au stade du totémisme, ne trouvait nullement choquant de faire descendre son clan d'un ancêtre animal... L'enfant ne ressent aucune différence entre son propre être et celui de l'animal; c'est sans étonnement qu'il trouve dans les contes des animaux pensants, parlants.»